

LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an 6 fr.
Six mois 3 fr.
Trois mois 1 fr. 50

BUREAUX: 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

ÇA BALLOTTE, LA RESUCÉE ÉLECTORALE!

Fuyez les urnes, ça chlipotte!

CHOUETTE SÉRIE ROUGE:

Proprio revolvérisé à Reims

NOTAIRE ESCOFFIÉ A MONTPELLIER



Mince de blague!

Ouf, nom de dieu, ça tire à sa fin!
Encore une petiote tournée aux tinettes électorales et notre souveraineté sera dans le siau pendant quatre ans et demi.
Souveraineté... Souveraineté!...
Ça me gargouille dans les oreilles, comme qui dirait une demi-douzaine de bourdons.
Et quand on rumine un tantinet, ce que ce fourbi à la manque est rigouillard: y a pas pire trouducuterie!
Supposez que je sois votard:
Je m'amène à la section; je défile entre une rangée de purotins qui s'emmerdent

à vingt francs l'heure (et palpent 3 francs dans leur journée). Quoi donc qu'ils foutent? Ils ont du papier plein leurs pattes. Brouh! C'est des bulletins qu'ils distribuent. Ils m'en fourrent jusque dans mes chaussettes... qui sont russes, foutre! Car, en ma qualité de votard: «Vive l'alliance!» y a que ça de vrai.

Jusqu'ici, tout votard que je sois, je ne suis pas souverain pour deux liards.

Attendez, ça va venir...

Dans la chiée de bulletins dont on m'a farci, j'en pige un, que je roule en papillotte.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre?

J'en sais foutre rien! Le coco dont le nom est dessus m'est inconnu; j'ai pas été aux réunions, ça me dégoûte; j'ai pas lu ses affiches, elles sont trop canulantes... Quèque ça fait, — j'ai confiance!

Mais, nom d'un foutre, ma souveraineté est toujours pucelle: j'en ai pas encore joui.

Quoique j'ai mon bulletin dans les pattes, tout prêt à être enfourné dans l'urne, je ne suis pas encore souverain! Jene suis qu'une belle niguedouille que la gouvernance

tient sous sa coupe, que les patrons exploitent ferme et que les sergots font circuler à coups de renforcements, quand il m'arrive d'être attroupe.

Ne désespérons pas, nom de dieu! Je serai souverain...

J'avance, et quand mon tour vient, j'allonge la patte: je tiens ma papillotte entre mes deux doigts, le pouce et le chahuteur.

Eh là!... reluquez ma tronche!

C'est emmerdant qu'il n'y ait pas un photographe.

Une... deusse... je vais être souverain!

Juste au moment où j'ouvrirai mon pouce et mon chahuteur... Juste à ce moment, ousque la papillotte sera lâchée, j'userai de mes facultés de souverain.

Mais, à peine si j'ai lâché ma papillotte, bernique, y a plus rien! Ma souveraineté s'est évanouie.

Me voilà redevenu ce que j'étais y a deux secondes: une simple niguedouille, un votard cul-cul, un cracheur d'impôts.

Vrai, si les bons bougres réfléchissaient un brin sur cette grande couillonade, pas un ne voudrait y faire!

Et c'est foutre pas la seule gnolerie qu'il y a dans le mic-mac électoral.

J'ai été souverain à peu près deux secondes.

Mais encore, pour que je ne sois pas trop volé, faut-il que ma souveraineté ne soit pas une fausse couche.

Va-t-elle aboutir à quelque chose ?

J'attends l'épluchage des torche-culs... Nom de dieu, je suis dans le dos !

L'apprenti bouffe-galette pour qui j'ai voté remporte une veste... je suis donc blousé, dans les grands prix !

Ma souveraineté a foiré.

Autant aurait valu que je ne me démanche pas.

Ce qui pourra me consoler un brin, c'est que l'épicemar du coin, qui a eu le nez plus creux que bibi et qui a voté pour le bon candidat, — c'est-à-dire pour celui qui a décroché la timballe, sera logé à peu près à même enseigne que moi.

En effet, à l' Aquarium son bouffe-galette va s'aligner de telle sorte que, chaque fois qu'il votera, il sera toujours dans la minorité.

Donc, mon épicemar est volé, lui aussi ! Sa souveraineté ne lui aura pas fait plus de profit qu'à moi, nom de dieu !

Ainsi, c'est net : je vote pour un candidat blackboulé.

C'est comme si j'avais pas voté !

Je votaille pour un candidat qui se range dans la minorité (ce qui ne l'empêche pas de chéquer jusqu'à plus soif !)

C'est encore comme si j'avais pas voté !

Dans tous ces aryas, que devient ma souveraineté ?

Elle ne devient rien, mille bombes ! Elle reste ce qu'elle a toujours été, de la roustamponne : un attrape-nigauds, un piège à profos, — et pas autre chose, foutre !

Consultation Nationale

La bête sans tête et toute en tripes, qu'on appelle « Souveraineté nationale » est malade ! Elle a foiré dans les tinettes électORALES, sur l'œil vigilant de Dupuy-Diafoirus.

Maintenant y a plus de deuté.

La... chose publique se décompose !

Ca fouette, ca chlipotte.

Gare au choléra, ca sent la charogne !

Si les camaros n'ont pas assez de flair pour renifler la riche fumée, qu'ils prennent le vent, nom de dieu ! et je m'en vas leur fourrer les urnes sous le naze.

Tous les voleurs, tous les pognonistes, tous les ministres, tout le grand troupeau des chéquards, vient d'être acclamé par la puante votaillerie de France et d'Algérie.

Et pour que la collection soit bath aux pommes, les électeurs, afin de bien marquer leurs intentions, ont repêché cette crapule de Wilson, l'ancien marchand de ferblanterie décoratives.

Comme ça, foutre y a pas d'erreur à la clé !

—o—

Ca a été de la frénésie, nom d'une pipe ! Les panamitards ont fait prime à la foire électORALE, — on se les arrachait.

Ainsi dans les concours agricoles la foultitude des empotés s'arrête de préférence devant les vaches étiquetées VENDUES.

Pour décrocher ses grandes entrées à l' Aquarium, en passant devant le jury d'admission, y avait qu'à conjuguer le verbe palper.

Kif-kif à la Laïque, nom de dieu :

J'ai palpé... je palpe... je palperai !

Les sociaux à la manque, pour se donner

l'air de flatter le populo, disaient en chœur sous la direction de Bazile-Guesde :

« Je palpe... Je palperai... etc. »

Et v'lau ! pesé, la vache !
Enlevez pour l' Aquarium.

—o—

Tous les défroqués qui l'ont fait à la vertu républicaine ; tous les faux-frères qui avaient éventé la mèche et découvert le pot du Panama ; tous ceux-là ont écoppé dans les grands prix.

Ces empêcheurs de palper en rond ont été balancés à coups de savate dans le croupion. Même tonneau pour les pognonistes qui avaient la faiblesse de se défendre : un peu de plus et on les foutait à l'eau en les traitant de capons et de feignants !

L'électeur n'aime pas ceux qui canent.

Au contraire, les escamoteurs adroits, les charlatans sans vergogne ont été portés en triomphe.

Un chéquard numéro un, Arène, qui avait été pipé la main au sac, a failli être étouffé par la foule enthousiaste.

C'est en Corse que ça s'est passé : on pleurnichait en baisant ses chères mains qui ont tenu le chèque !

—o—

Et pourquoi pas ?

Est-ce que cette corruption en plein soleil n'absout pas toutes les saloperies secrètes ?

Personne n'a eu le nerf de foutre la première pierre !

Cette affaire du Panama, quel soulagement : personne n'avait plus à rougir de honte... C'était l'éponge passée sur toutes les flouteries, toutes les menteries avec soi-même, toutes les bassesses qui sont le fond et le tréfonds de la société bourgeoise.

Votards et dépotés se sont compris !

La chambre nouvelle sera la photographie nature d'un pays de voleurs, d'assassins et de mouchards.

—o—

Nom d'une bombe, ça serait à désespérer à tout jamais, si à côté de ces grinchés, bourgeois et aspirants-bourgeois, qui marchent aux urnes, comme des cochons vont vers la merde, on ne voyait s'aligner une belle file de gas à la hauteur.

Ceux-ci, plus propres, se torchent le cul avec le bulletin de vote.

Les abstentionnistes ont été nombreux : 160,000 bons bougres, rien que pour Paris, ont eu la jugeotte de tourner le dos aux urnes.

Ils ont haussé les épaules à l'appel des candidats qui font la retape en chuchotant : « Votez pour moi, joli garçon, vous verrez, je suis bien cochon ! »

Oui, 160,000 électeurs inscrits ont eu honte de ce qu'ils allaient faire, et tournant les talons, ils ont dit à l'homme public : « Zut ! Tu me dégouttes ! »

—o—

Si vous voulez ajouter à ce chiffre le nombre de ceux qui ne se font même pas inscrire, — y en a des tas, — et la foule de ceux qui seront représentés par un bouffe-galette qui est juste à l'opposé de leur opinion (c'est le cas de toutes les minorités), vous verrez que la véritable majorité est une majorité de mécontents.

Pour que cette majorité se tourne en rouspéteurs, faut pas grand chose, nom de dieu !

Aussi, les fistons, c'est pas le moment de fiche le manche après la cognée.

Les jean-foutre de la haute sont malades, — et rudement plus qu'ils ne le croient.

S'agit de ne pas caner, mille marmites !

Sans relâche, et par tous les moyens, il faut montrer sa crête, revendiquer de haute lutte, les idées galbeuses de liberté pour tous qui sont la racine des idées anarchoistes.

Y a pas de doute, mille bombardes : si on est d'attaque, nous pourrons bientôt balayer l'ordure gouvernementale.

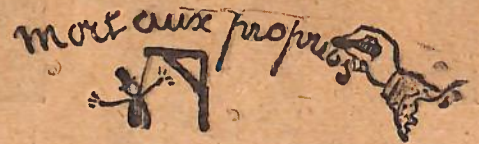
« Les écuries sont trop sales ! » que vont geindre les ceusses qui trouvent toujours des cheveux dans la soupe.

Bast comme on ne veut que les foutre par terre, quelques charretées de phénol enlèveront les mauvaises odeurs... et le reste !

Ca fera baisser le prix du lard salé.

Sur la couenne à Carnot y aura pas gras, car c'est un mauvais cochon : il bouffe toujours et n'engraisse jamais.

On fera de la saucisse de ce vieux-là !



COCHON DE VAUTOURY

Un probloc qui a les pattes crochues, c'est le jean-fesse Brunet, qui perche '83, rue Legendre, à Batignolles.

Un de ses locatos, gniaff de son métier, avait beau se décarcasser, il n'arrivait pas à fournir de quoi s'emplier la carcasse à sa copine et à ses trois mômes.

C'est dire que le loyer de sa saloperie de petite mansarde restait en retard.

N'ayant pas un radis dans les profondes de son cache-cul, le pauvre bouiffe n'a pas pu payer son terme de juillet. Il a eu beau supplier le vautour d'attendre jusqu'à octobre, que la saison revienne, — il en a été pour ses supplications.

Le sale muffle vient de le foutre sur le toit, avec sa copine et ses gosses.

Non content de ça, il a chapardé aux malheureux une armoire ousqu'ils carraient leurs hardes.

Le grippe-sous a tort d'agir ainsi : il ferait bougrement mieux de filer doux avec ses locatos.

Par le temps qui court le métier de proprio devient malsain. A preuve l'histoire suivante :

PROPRIO REVOLVERISÉ

A Reims, dans le quartier Saint-Maurice, rue Ponsardin, juchait un sacré pingre de proprio, le vieux Duhaux. Un sale liardeur, l'animal ; il aurait coupé un cheveu en quatre.

Ah bien, c'est lui qui ne badinait pas avec les locatos qui ne pouvaient financer.

Oup ! Vivement, le recors en branle. Et ça ne traînait pas, nom de dieu ! Son huissier, chouettelement baptisé, s'appelle Robin.

Ces jours derniers, le Robin, sur l'ordre du vieux probloc, s'était foutu aux trousses d'un bon bougre, Barberaux, qu'il poursuivait à boulets rouges.

Le gas n'en vivait plus de se voir harcelé si terriblement. D'autant plus qu'il ne se faisait pas d'illusions, ces poursuites allaient le foutre dans la mistouffe jusqu'au cou : il perdrait sa place et se trouverait sans boulot.

C'était pas rigolboche ! Comment se tirer du guépier ?

Se laisser mourir bêtement de famine, ou se crever la paillasse... le locato n'en pinçait pas. Au lieu de subir les avaros sans rouspétence, il préféra se rebiffer.

Or donc, l'autre après-midi, il s'en vint, revolver en poche, flanocher aux alentours de la pièle de son probloc. Justement le vieux pingre était à la porte, affalé sur une chaise en train de boire le soleil.

Le locato s'approche et, gentiment, sans faire de magnes, il fout deux balles dans la citrouille du vautour, qui n'a pas demandé son reste et a tourné de l'œil illico.

Turellement, le populo s'est attroupe ; le justicier a été arquepincé et on l'a amené aux juges qui ont subito procédé à son interrogement. Il n'a pas été difficile de lui tirer les vers du nez : le gas a expliqué toute l'histoire de fil en aiguille.

Son seul regret, c'est de n'avoir pu faire coup double : par la même occase il aurait désiré escoffier le recors Robin.



AU FAUBOURG

Au 104 du faubourg Antoine, perche une sacrée bourrique de singe, un exploiteur numéro un, le jean-foutre Hesse, cannelier de chaises.

Il y a deux ans, le *Pot à Colle*, le caneton des ébénos lui astiqua les fesses de riche façon. Comme le caneton a tourné de l'œil, le Hesse a continué ses crapuleries.

Parce qu'il a été jadis secrétaire de la coopérative la *Moissonneuse*, parce qu'il est membre du Comité révolutionnaire central, chevalier du mérite agricole et professeur de chausson, cette brute galeuse se croit tout permis.

Eh bien, mon vieux salop, t'as tort de faire le fier, bibi va t'astiquer.

La spécialité de Hesse est d'exploiter les grosses... et de leur flanquer des sales torgnoles, par dessus le marché.

Nom de dieu, le cochon a manqué son métier, c'est sergot qu'il aurait dû se foutre : pour passer à tabac, — les mômes, — il aurait décroché le pompon.

Pour ne pas en écosser beaucoup, habituellement il a trois ou quatre apprentis; les plus vieux il les fait gratter sans pitié ni merci. Quant aux plus jeunes, au lieu de leur apprendre à tourner et caneler, il leur fait éplucher des carottes, laver la vaisselle et tailler les ongles de ses doigts de pied. Et les pauvres petits mômes sont forcés de s'incliner, sans quoi les baffes pleuvent!

Peut-être bien que le recrutement des apprentis devient difficile, car maintenant le Hesse se contente de deux martyrs.

Je dis martyrs, et je dis bien, nom de dieu!

Il y a longtemps déjà, c'était vers 1885, un apprenti roué de coups, se sauva du bagne; le socialo galeux Hesse le fit chopper et fourrer à la Petite Roquette jusqu'à 21 ans.

Un peu plus tard, un apprenti de 14 ans, plus courageux, pour se venger des gnons de son patron, foutit le feu à la baraque, qui flamba bel et bien. L'exploiteur Hesse aurait dû être condamné, puisque c'étaient ses mauvais traitements qui avaient poussé et exaspéré le petiot. Mais non! C'est le pauvre gosse qui fut condamné à cinq ans de prison.

Dernièrement, un autre apprenti se sauva du bagne, emportant une douzaine de francs. Turlèlement il n'alla pas loin; Hesse le fit arquepincer, et sur sa plainte, le loustic a été fourré dans une maison de correction jusqu'à 20 ans.

Son dernier martyr, un gosse de 12 ans et demi, en a vu peut-être encore de plus dures que les autres, — si c'est possible. Sa mère, une veuve, a trois autres loupiots plus jeunes à faire becqueter. Ça faisait richement bien la balle de Hesse: le pauvre apprenti n'ayant personne pour le protéger, les torgnoles lui dégoulinèrent sur le casquin, pire que grêle! Le singe l'empêchait d'aller voir sa mère; de cette façon y avait pas à craindre ses plaintes.

Et n'allez pas croire, les camaros, que le Hesse se contente de botter le cul à ses victimes, foutre non! Si ce n'était que ça, les pauvres trouveraient la vie endurable... C'est des renforcements dans les côtes, des grands coups de poing dans le dos qu'il leur applique; des fois, craignant de se fouler la patte il attrape un bout de bois et cogne comme un enragé.

Il y a trois semaines, il a fait mieux: il a foutu un coup de poinçon en plein dans le poignet de son souffre-douleur, — le malheureux en a encore les marques: une grande éraflure d'à peu près trois centimètres.

Ce qu'il y a de plus pitoyable, c'est que c'est pas en catimini que ça se passe, hélas, non! Le Hesse ne se prive pas de tarabuster ses apprentis sous le nez des ouvriers.

Bien plus vache! Il les excite à taper eux aussi: «Cognez donc, nom de dieu! Y a, que ça pour mater ces merdeux....»

Les ouvriers n'en font rien!

Mais ce qui m'épate, c'est que la colère ne les empêche pas et qu'ils ne se foutent pas à tambouriner la carcasse de leur vache de patron.

En attendant que la Sociale lui chauffe le cul, ça serait toujours ça d'accompte.



L'AMOUR ET LA MORT

Grâce à l'imbécillité de nos préjugés, à la crapulerie des lois et à la tyrannie de l'argent, il n'est pas rare que dans la vie réelle les plus chouettes romans aient la fin la plus triste.

C'est foutre pas les exemples qui manquent cette semaine:

Au Mans, un chic type d'une trentaine d'années, ouvrier en savates, Gaston Leroy, entretenait, depuis un an, de gentilles relations avec sa voisine, Estelle Beaudoin.

Celle-ci n'avait que quatorze ans; mais vous lui en auriez donné vingt: — c'était une belle fille, qui avait du monde à son balcon, et qui était dodue, kif-kif les fameuses poulardes de son patelin.

Bref, y avait une faramineuse consommation de bécots, et tous deux naviguaient en pleine jubilation, ne demandant qu'à continuer jusqu'à perpète.

Malheureusement, les mauvaises langues du quartier se mirent à bavasser; des policiers amateurs, jaloux des deux amoureux, parlèrent même de prévenir la rousse.

D'autre part, comme Gaston Leroy était déjà marié, la famille d'Estelle voulait à toute force rompre cette liaison et tarabustait la gironde copine.

Aux remontrances de son paternel elle ne répondit que par des pleurs. Mais, vendredi, elle plaquait la pièle de ses vieux, et allait dar-dar rejoindre son amoureux à quelques kilomètres de la ville, sur les bords de l'Huisne.

Les deux tourtereaux briffèrent ensemble chez un bistrot de la banlieue.... puis, ils se ligottèrent avec une ceinture, et, après s'être sucés la pomme un dernier coup, ils firent le saut dans la rivière.

C'est une ombrelle et un galurin, abandonnés sur la rive, qui ont fait découvrir leurs cadavres, bougrement entortillés l'un à l'autre..., enlacés pour la mort, comme pour l'amour!

Ainsi, voilà un type et une typesse, — farcis de vie, et ne demandant qu'à être heureux, — crampés à cause de lois stupides sur le détournement de mineures et sur l'indissolubilité du mariage!

Si ça ne fait pas vomir....

Passons maintenant à **Paris**:

Jeanne Cabirot, quinze ans, et Eugène Chapeuteau, vingt ans, perchait dans le même quartier, chez leurs vieux, rue Pixérécourt et rue Pelleport.

Ah, nom de dieu, pour ce qui est de faire des petits pains ensemble, les deux jeunes n'étaient jamais en retard!

Ça durait depuis plusieurs mois, quand les familles pigèrent le truc. Alors, les tourtereaux proposèrent de se marier; mais, va te faire fiche! on leur refusa le consentement... question de pognon sûrement!

Les deux loupiots avaient eu la gnolerie de vouloir se marier; ils n'eurent pas celle de se lâcher d'un cran quand le mariage eut raté: — en effet, c'est dans les draps qu'on fait l'amour, c'est pas dans une écharpe tricolore ou sur une nappe de maître-autel.

Jusque-là, il n'y avait donc rien de gâté.

Mais cette vieille peau de patrie allait entrer en scène: au mois de novembre prochain elle comptait bien s'appuyer le gas, et le caramboler sur un lit de camp... Comment il sortirait des griffes de cette gouge? Qui peut savoir! On sait comment on part, — bidards, ceux qui en reviennent!

Cette idée d'aller faire la jacque à la caserne, Eugène l'avait tellement en horreur, — et sa mère aussi, — qu'ils résolurent de jouer de la fille de l'air.

Seulement au lieu de se tirefluter sur Londres ou Bruxelles, c'est dans une chambre d'hôtel qu'ils se réfugièrent, rue des Partants... Comme nom de rue, ils ne pouvaient foutre pas mieux guigner!

Là, ils allumèrent un réchaud qui ne tarda pas à les refroidir.

Deux macchabés de plus au ratelier de l'armée! Ce qu'elle est gloutonne, cette ignoble vache....

La troisième histoire se passe à **Lyon**:

Une fillette de dix-huit ans, Marie D***, placquée avec un polichinelle dans le tiroir par un saloplaud, Antoine R***, a foutu à la gueule de son lâcheur une bouteille de vitriol.

Ça, nom de dieu, c'était cochon!

Mais la petiotte s'est fendue d'un pallas qui explique bien des choses:

— Je sais que je serai condamnée. Cela ne me fout pas le trac; au contraire, j'en suis heureuse. Tous les jours, le mufle m'exaspérait: depuis qu'il m'a vu enceinte, il me lâchait peu à peu. Il me savait saquée de partout..., sans place, grâce à mon bedon. Et à chaque minute il me parlait de son argent. Il a quinze mille francs dans une banque; et quand je lui demandais de me fiche quelques sous pour m'aider à payer ma chambre, il me répondait qu'une jeune fille peut toujours se tirer d'affaire.»

Si on ne vivait pas sous le maudit régime de la propriété, si tout appartenait à tous, et que chacun puisse vivoter sans être sous la coupe de personne, probable que la fillette aurait dit: «C'est un cochon, je me fous de lui; il veut partir, — bon débarras; je vas tranquillement élever mon loupiot, et si, dans quelque temps, je rencontre un zigou qui me botte, il y aura encore du bonheur sur la planche et des bécots au plumard...»

Et elle n'irait pas moisir dans une Centrale; et le porc d'Antoine n'aurait pas eu la hure roussie par le vitriol.

Quand les pochetés dégoisent que dans un monde sans lois, ni roussins, ni justiciards, on serait tout le temps en danger de se faire casses la margoulette, ou crever la pailasse, ils disent une gnolerie.

Et les gas à la redresse leur répondent: «Les attentats des individus que vous appelez malfaiteurs, ne sont que du sucre de pomme, en comparaison de l'attentat permanent que constitue le système actuel sous ses trois formes: capitalisme, prostitution et militarisme... Du reste, ces malfaiteurs dont vous faites tant de bakanal, agissent violemment, pourquoi?

Pour se procurer les moyens d'existence qui leur sont refusés. Quand la Sociale anarchote aura raphiquée, ils auront comme tout le monde, sous la main et sous la dent, les moyens d'existence en question. Pourquoi diable se serviraient-ils alors de la pince-monseigneur et du surin ? »

Très juste, nom de dieu !

Mais, les copains ajoutent : « Nous n'aurons plus pour nous emmerder que les crimes commis par des fous et les crimes passionnels : c'est-à-dire deux catégories d'attentats que vous non plus ne pouvez pas empêcher. »

Là, les copains se gourrent un peu.

La folie a pour cause principale la surexcitation et l'angoisse qui sont le lot de tous dans une société où les efforts, au lieu de s'harmoniser, se font une concurrence féroce et stupide ; quand on n'est pas écrabouillé soi-même, on écrabouille toujours quelqu'un.

Dans un état social moins barbare, les cas de folie, qui augmentent dans une sacrée proportion d'année en année, diminueront peu à peu.

Quant aux crimes passionnels, pas un de ceux que j'ai énumérés plus haut n'aurait eu sa raison d'être dans une civilisation anarchote.

Même les crimes motivés par la jalousie seraient en baisse.

Au fond, pourquoi un bonhomme à qui sa gonzesse fait des queues, se met-il dans tous les états ?

Surtout parce que, plongé dans un état social où tout est la propriété de quelqu'un, il considère sa femme comme sa propriété, comme un ustensile appartenant à lui seul.

Si quelqu'un y met un doigt, ça froisse ses sentiments de proprio : il grince des dents et voit rouge...

Mais, nom de dieu, ce sentiment-là, avec toute la kyrielle de préjugés dégueulasses qui en découlent, on l'extirpera de la caboche humaine.

Et alors, on sera débarrassé de la ridicule engeance des cocus tragiques.



Grandes réformes. — Lépine, le successeur à Lozé, se patine dur : on dirait une mouche dans une bouteille.

Il réforme..., il réforme..., que ça fait peur !

Mais, tonnerre, sa dernière dépasse tout : les brigades centrales n'existent plus !

Ne vous gondolez pas trop d'avance, les camaros ; n'allez pas imaginer qu'on a foutu à la Seine cette collection d'assassins.

Foutre non ! Ils n'existent plus..., seulement ils existent tout de même ; ils n'ont fait que changer de nom.

Maintenant, c'est les brigades de réserve, et au lieu d'un C, c'est un grand R qu'ils ont au collier de leur tunique.

Turellement, c'est pas ça qui les privera d'assommer le populo.

Ohé, les niguedouilles qui coupez dans les réformes, voilà le modèle de toutes celles qu'on vous fourre dans les jambes : un peu plus ou un peu moins maquillées..., à part ça c'est kif-kif !

On change la forme, le fond ne bouge pas !



Les anti-votards. — On vient de faire le pointage des bons bougres qui, d'un bout de la France à l'autre, ont refusé de voter le 20 août.

Il y a à peu près 10 millions et demi d'électeurs inscrits ; y a eu 7 millions et quelques

milliers de votards. Ce qui donne trois millions trois cent mille anti-votards.

Ça fait trente-trois pour cent d'abstentions ; le tiers, nom de dieu !

Jamais y en avait tant eu.

En 1848, qui était l'époque où le suffrage universel faisait florès, il n'y avait eu que 9 pour cent d'abstentions.

Depuis, mille tonnerre, on en a rabattu de cet emballement.

Les bouffe-galette en verront bien d'autres !...



Voici les élections bâclées, — ou à peu près, nom de dieu ! Il n'en sort rien, pas même du vent... En effet, le vent pourrait au moins démantibuler les cheminées, tandis que la collection de fripouillards élus l'autre dimanche ne démantibulera rien du tout.

Comme une goutte d'eau ressemble à une autre goutte d'eau, l'Aquarium nouveau ressemblera à l'ancien, celui des chéquards, foutre !... Et c'est pas de la petite bière, — pas satisfait de recrépir Rouvier, le sifflage universel repêche Wilson le marchand de croix d'horreur.

Mais, vietdaze, pour dire les choses comme elles sont, c'est sans grand enthousiasme que ces sacrés bougres d'électeurs allaient reluer la boîte à malice ; sans parler des prolos des villasses, les culs-terreux y allaient d'un air rudement gnan-gnan.

Qui donc aurait dit que c'était un jour de votation ? C'était kif-kif un dimanche ordinaire, cré pétard !

Ah, il est bougrement loin, le temps où le populo bouillonnait comme une marmite en période électorale ! Ousqu'il est ce putain de 16 Mai où, bibi lui-même, se décarcassait et se serait fait couper en quatre pour faire passer les républicains ?

Ce temps est foutu, — bien foutu..., foutu sans retour !

Si les opportunards passent comme une lettre à la poste, ça ne veut pas dire que le campluchard en pince pour eux plus que de mesure. Non pas, mille dieux ! Il connaît parfaitement bien leur numéro : c'est des rossards doublés de panamitards aux pattes crochues.

Mais, en face d'eux sont des réacs, des messieurs qui l'ont tenu sous leur coupe pendant trois quarts de siècle, et avec lesquels il n'y avait pas mèche de péter, ni de ruer : s'il les a vomis, c'est foutre pas pour les ingurgiter à nouveau.

Y a bien, par ci par là, quéque socialo à la manque : un type que l'ambition ronge comme la gale, un pané qui serait rudement content s'il pouvait se foutre en sous-ventrière une écharpe de dépoté ; ce qu'il serait heureux de licher gratis à la buvette, de voyager à l'œil en première, de palper vingt-cinq balles par jour... sans compter les petioti cadeaux des successeurs à Arton.

Pour ceux-là, mille bombes, les campluchards ont le nez creux : ils voient bien qu'avec ces « nouvelles couches », comme disait Gambetta, il faudrait recommencer le petit jeu de 70 : empiffrer des affamés qui ne lui laisseraient que la peau sur les os. Aussi, crédieu, il préfère garder ses cochons gras que de foutre à leur place des maigres.

Les salops ont beau se faire peloteurs en diable : foutre les trois quarts de sirop de grenouille dans leur vinasse déjà pas mal baptisée, — on les envoie bouler avec perte et fracas, et les voix qu'ils récoltent ne sont guère épaisses.

Sans être sorcier, foutre de foutre, on peut

prédire que ces nouvelles couches feront des fausses couches carabinées.

C'est comme je le dégoise, bondieu : si les opportunards gagnent le gros lot, c'est pas faute qu'on soit fixé sur leur compte ; mais, macarel, comme les autres valent pas mieux, les pétrosquins emmerdés jusqu'à la gauche par les bonimenteurs, les gardent, crainte du pire.

Pour sûr, c'est un raisonnement de cheval que les gas se tiennent ! Bien plus mariales sont à mon sentiment les ceusses qui restent chez eux, se torchent le derrière avec les bulletins de vote.

C'est archi-excellent pour cet usage, le bulletin de vote. Et sûrement, s'il eut été inventé au temps de Gargantua, le bougre ne se serait pas tant décarcassé pour découvrir le meilleur torchecul.

Une chose me gondole, capet dé dious : c'est qu'ils sont rudement nombreux, les fistons qui n'ont rien voulu mettre dans les tinettes électorales. A telle enseigne que les bouffe-galette sont, — qu'ils le veuillent ou non, — expédiés à l'Aquarium par une minorité.

Y a pas à tortiller du cul ni des fesses, c'est tel que vous le dit le père Barbassou.

Sur vingt mille électeurs, le bouffe-galette est élu par 6 ou 7, ... deux ou trois mille votaillent pour un autre mec, ... et le reste se tient enquillé dans ses turnes, ne voulant pas plus de l'un que de l'autre.

S'abstenir, c'est très chouette, pécaire ! Mais, mille polochons, ce n'est qu'un petiot commencement : l'abstention électorale est le point de départ de la souveraineté du populo.

Ben oui, vingt dieux ! Quoi qu'en dégueulent les jean-foutre qui proclament que les anarchos ne veulent rien savoir de la souveraineté populaire, c'est eux qui en pincet pour cette garce de souveraineté.

Et foutre, ils en pincet si tellement qu'ils ne veulent pas s'en dessaisir entre les pattes d'un couillon de candidat. Nom d'un tonnerre, ils veulent l'exercer eux-mêmes, de leur propre initiative !

Or, comme à cette souveraineté, la sale-vache de gouvernance fiche des entraves jusqu'à la gauche, si le populo tient à ne pas être floué dans sa souveraineté, faut qu'il use du droit à la révolte.

Ce que veulent les gas, à la redresse, c'est que tout un chacun puisse s'emplier le fanal, se frusquer chouettelement, s'abriter dans une chouette piôle, — aussi bien les bons fiex de la ville que ceux de la cambrousse.

Quand chacun mènera sa barque en pleine liberté, — du coup ce ne sera plus de la souveraineté pour la frime.

Mais, mille bons dieux de merde, pour en arriver là, faut foutre un riche coup de chambard, faut secouer ferme les puces aux richards et aux gouvernants.

Té, cré matin, c'est pas la mer à boire : n'avons-nous pas sous la main, le droit à l'insurrection, que les papas de 93 (les papas des jean-foutre d'aujourd'hui) ont appelé en cas d'oppression « le plus sacré des devoirs ? »

Et qui donc, fils de putain, pourrait dire que par le temps qui court, les bons bougres ne sont pas opprimés ?

Turellement, les ventrus trouveront mauvais qu'on se révolte ; il nous sera facile de leur river le bec : « Ohé, les mecs, qu'on leur dira, vos fistons nous ont montré le chemin : y a 3 mois, au quartier latin, ils ont fait du chabonais parce qu'on voulait empêcher quelques petites garces de montrer leurs tétos et leurs fesses... Quand on se révolte pour de pareilles foutaises, faut bien reconnaître le même droit à ceux qui manquent de pain. »

Le Père Barbassou.

HORREURS MILITAIRES

AUX COLONIES

D'un zigou à la redresse, qui revient du service, je reçois un bon flanche, que je vas vous foutre sous les quinquets, attumez-les et lisez, les aminches.

La patrie et une merde, ça fait deux merdes : telle est la morale que j'ai tirée de mon séjour à la 4^e saloperie de marine.

Pourtant il ne m'est pas tombé sur le ciboulot des tuiles extraordinaires; je n'ai pas été un abonné au guignon, comme ceux qui sont agrippés par biribi ou par les pénitenciers.

Mais le train-train ordinaire des foutaises galonnards suffit, et de reste, à justifier mon opinion sur les trois couleurs.

Je dirai rien des mois passés à Toulon avant le départ pour le Tonkin : paillasseries sur les places publiques, marches forcées, discipline imbécile, et, pour quelques uns, la consigne, l'austo, le ballon et la cellotte de correction. — Commençons donc à l'embarquement pour les pays jaunes :

Nom de dieu! je vivrais mille ans que je me souviendrai toujours de cette cochonne de traversée. On nous avait empilés douze cents sur un sale bateau qui roulait comme un tonneau. Pour empêcher l'eau d'entrer, fallait fermer les hublots presque complètement, et comme les pauvres copains attigés débécquaient comme des gouttières, ça fouettait ferme.

Monter sur le pont, il faisait trop chaud, et, d'ailleurs, les crapules de gradés nous avaient assigné sur le gaillard d'avant un espace de dix mètres; tandis qu'ils avaient tout le reste du navire pour eux : une centaine de mètres, sans compter les salons.

Le pire, c'était la soif. — Par une chaleur épouvantable, nous touchions à peine un litron d'eau tiède par homme et par jour, — et il fallait avec ça se rincer la dalle et se débarbouiller. Comme on ne nous donnait que des conserves salées, — si on les tortorait, on tirait la langue de soif; et si on les laissait de côté, on crevait de faim, attendu que la ration de bricheton était dérisoire : or, la mer donne un appétit farameux.

Toutes les heures, c'était des revues stupides ou des corvées esquinçantes. Une fois par semaine, on lavait son linge : vingt litres d'eau dans un baquet pour dix hommes. Il était plus sale qu'avant.

Dans cette putain de mer Rouge, abrutis de fatigue, de faim, de soif, de chaleur et d'ennui, nous apercevions les galonnards à l'arrière, en train de se caler les bajoues et de sucer des glaces.

Mieux que ça, — ils choisirent parmi nous des gourdiflots disposés à leur servir de pantalons, et on monta un théâtre à l'arrière. Naturellement, les autres gribiers étaient exclus. Quant à ceux qui faisaient les guignols, ils avaient pour bénéf une carafe d'eau. Lorsque je pense qu'il y avait des types si lèche-cul que ça, j'en suis encore dégoûté!

Un jour, quelques gribiers s'approchèrent de la comédie : aussitôt un gros cochon noir, que l'on m'a dit être le directeur de la poste de Saïgon, demande leur expulsion, déclarant que ça puait le truffard.

Pendant un mois les emmerdements ne discontinuèrent pas. La nuit, on pionçait les uns sur les autres, sur le pont. Dans la batterie, pas mèche de respirer. Sans cesse on était écrasé par les mathurins qui passaient, ou arrosé par un camarade qui dégoillait. Et quatre heures par nuit, il fallait monter le quart.

Enfin, nous arrivons à la rivière de Saïgon! On nous fait préparer nos sacs, enfiler nos frusques de drap, et, houp! sur le pont... Il était deux heures. Une chaleur à cuire les œufs au cul des poules, au moins 60°! La peau nous brûlait, là où les courroies appuyaient. La sueur nous dégoulinait de tout le corps comme d'une éponge qu'on serre. Pourquoi ce supplice? Pour rien. Peut-être pour amuser les chenapans à galons d'or, qui, pendant ces trois heures-là, étaient au frais. — A cinq heures, nous entrions dans notre nouveau baigne.

Dès le lendemain, à l'exercice! Par une température où l'on fond à ne rien fiche : pas gymnastique avec bayonnette au canon.

Il y avait comme colon une vieille bête, toujours entre deux pernod. Quand par hasard il n'était pas soulé, il était particulièrement rosse.

Sa marotte était que les gribiers saluaient mal. Il nous arrêtait et nous faisait recommencer le salut. Je l'aurais volontiers salué à coups de ripatons dans l'arrière-train. Cette vieille gourde ne se contentait pas de nous canuler le jour; — il ordonnait encore des manœuvres de nuit. Pour la moindre des choses, il nous collait en prison, où on était piqué et rongé par des foulititudes de moustiques et de fourmis rouges. J'ai lu dans un quotidien qu'il avait avalé ses éperons en arrivant en France. Le journaliste attribuait ça aux fièvres. Allons donc!... c'est la vérole et l'alcool qui l'ont fait crampser.

Les moustiques! en voilà encore une engeance... Dans les casernes où il y a des pieux, le soldat a un moustiquaire; mais les sales bêtes passent au travers; et si le tissu est trop serré, on a beau se mettre à poil, on étouffe : il faut l'enlever, et on est bientôt couvert de cloques douloureuses. — Il y a aussi les dartres anamites, etc., etc.

Mais la véritable dartre anamite, celle qui s'acharne sur le cuir jaune de l'indigène, — c'est l'Européen. La gouvernance et ses larbins civils ou caserneux ne savent plus quelles saloperies inventer pour humilier et terroriser ces pauvres bougres. Si jamais ceux-ci nous foutent à la mer, ah, sang-dieu, nous ne l'aurons pas volé!

Nos galonnards sont plus lâches que des punaises, toutes les fois qu'ils n'opèrent pas en présence d'un supérieur qui pourra leur donner de l'avancement. Ça ne les empêche pas de tomber comme des glaviots, attendu qu'ils sont tous imbibés d'absinthe et qu'ils s'avachissent en s'amusant un peu trop avec les loupiots tonkinois. D'ailleurs, si on voulait s'en donner la peine, on pigerait souvent, dans la peau d'un képidor escoffié, un pruneau Label qu'un marsouin, s'improvisant justicier, lui a offert, en le faisant endosser aux Pavillons-Noirs.

En colonne, vous crevez de faim et de fatigue. Dans l'espoir d'être décorés, les officemars vous font casser la gueule à tort et à travers, et quand, bien esquinçés, vous arrivez dans un poste, vous êtes soumis aux fantaisies d'un chef détraqué par le trois-six et l'opium et qui a tous les droits sur vous.

Voilà, par exemple, le capitaine Bastide. Quand un des malheureux qu'il faisait turbiner aux terrassements se plaignait, il lui montrait un endroit nommé « le mamelon » où l'on enterrait les morts, et il lui disait : « Là tu te reposeras, cochon! » Il ne nourrissait pas ses hommes. Une fois, ceux-ci se cotisèrent et achetèrent un bœuf. Il le fit foutre à l'eau en présence des affamés.

Dans différents postes, la tyrannie fut si excessive que les gribiers se révoltèrent; les galonnards furent fortement houspillés; mais les bons bougres n'osèrent pas aller plus loin et retombèrent sous le joug de plus belle.

(A suivre).



Mathieu est condamné!

Oui, nom de dieu, si vache que ça paraisse, les juges ont enfin réussi leur crapulerie.

V'lan! Le copain a sur la planche un an de boule de son.

Mais aussi, pourquoi est-il anarcho?

C'est si facile de se mettre bien avec les juges : y a qu'a se foutre grinche dans la haute. Tant qu'on ne barbotte que le populo, y a pas d'erreur, — on est un honnête homme.

Ainsi, pourquoi Mathieu ne s'est-il pas associé à la bande à Lesseps?

Les marchands d'injustice auraient été tout pleins gentils avec lui.

Au lieu de ça, il a pataugé dans le vernis et usé sa peine à pousser à la roue de la Sociale.

Y a pas à revenir sur ce que les juges reprochaient au fiston : étant ouvrier chez la veuve Viard, sur l'ordre de cette toupie, il transporta diverses bricoles chez des voisins.

Dans un moment de loufoquerie, la typesse accusa Mathieu de détournement; aujourd'hui elle regrette ses mensonges, — il est bien temps, le mal est fait! Elle n'a pas montré son pif au Palais d'Injustice.

L'avocat, maître Desplas, avait réclamé que Mathieu soit jugé en assises, comme ça aurait dû être : là, il n'y aurait pas eu d'erreur, si couennes et si bourriques qu'on puisse imaginer les douze potirons, — pas un n'eut osé condamner!

Les juges de la correctionnelle étaient fixés; aussi, ils ont tenu que la chose se passe à leur comptoir. Seulement, fallait trouver une raison!

Ils ont fini par en dégouter une, bougrement mouche; ils se sont basés sur ce que, dans son interrogement, Mathieu a dit qu'il était l'ami de Viard, plutôt que son ouvrier : « Comme ouvrier, y a pas d'erreur, vous passeriez aux assises... mais puisque vous dites que vous étiez l'ami de Viard, ça change, on vous garde à la correctionnelle!... »

Ah! mille dieux, les juges connaissent le coup de la fourchette!

Voilà qui prouve que, quand on a le malheur d'être dans les griffes des enjuponnés, faut jamais desserrer les lèvres : la moindre parole vous fout à cul!

Et, les camaros, n'allez pas croire que les marchands d'injustice ont fait semblant de couper dans les menteries de la veuve Viard?

Le chef du comptoir a parfaitement déclaré que la vieille est une sale chamelle et que tout ce que Mathieu a dit est véridique d'un bout à l'autre.

Quoique ça, ils l'ont condamné!

Dam, c'eût été pour des prunes qu'on l'aurait couronné pendant dix-huit mois, qu'on l'aurait laissé six mois en prévention?

Ah bien, vous ne connaissez pas les juges! Plutôt que d'acquitter le copain, ils l'auraient envoyé à la guillotine.

Desplas a eu beau aligner toutes ses bonnes raisons, il a usé sa salive en pure perte : Mathieu était condamné d'avance!

Après s'être consultés une demi-minute pour la frime, les juges ont administré au fiston un an de clou et deux ans d'interdiction de séjour.

Mille marmites, c'est pas ça qui le rapapilotera avec les jean-foutre de la haute!

LE NOUVEAU PAPE

Ils sont rien bidards, les Roubaisiens ! A l'heure qu'il est, ils naviguent en pleine Sociale. Chez eux, la Révolution est faite...

Qui dit ça ? Guesde !

Dans une postiche qu'il a fait coller sur les murs de Roubaix, et qu'il a reflé en douce aux quotidiens, avec « prière d'insérer », il lâche une trifouillée de bourdes.

C'est à croire que son élection lui a tourné la boule. Je cite :

L'élection de dimanche est une véritable révolution... d'un bout de la France à l'autre, on crie : « Vive Roubaix... »

Pourquoi ? Parce que Guesde est dépoté !

Merci à Roubaix qui, en introduisant le socialisme au Palais-Bourbon, est devenue la ville sainte...

Eh mais, nom de dieu, je m'étais laissé dire que dans l'ancien Aquarium y avait des bouffe-galette socialos ? Entre autres deux copains à Guesde : Lafargue et Ferroul. Il paraît que c'était un bateau, Guesde nous le dit : ce n'est que du 20 août que le socialisme est entré au Marais-Bourbon, par son élection.

Guesde, c'est tout ! Guesde, dit tout ! Guesde, suffit à tout !...

Ce qu'il y a aussi à souligner dans ce pallas d'un orgueilleux en train de faire la roue, c'est quand il dit qu'il n'y a plus besoin de rien changer, que la liquidation sociale se fera *légalement*.

Dame, maintenant que Guesde est dépoté la Révolution est faite... pour lui.

C'est tout ce qu'il réclame, il se fout du reste !

Combien de temps les jobards vont-ils couper dans les menteries de ce pontife qui cherche à faire le vis-à-vis à Léon XIII ?

C'est ce qu'on verra !



NOTAIRE ESCOFFIÉ

Montpellier. — Diantre, la semaine a été mauvaise aux exploiters !

Outre le proprio de Reims dont j'ai jacté tout à l'heure la revolvérisation, un notaire vient de passer à l'as d'une riche façon.

Les notaires, chacun sait ça, sont des sales merles qui la connaissent dans les coins : leur principal turbin consiste à escamoter la monnaie dans les poches des nigaudins et à la faire passer dans la leur.

Le métier est bon, la plupart lèvent le pied sans avaros.

Le notaire Jean n'a pas eu cette veine : dimanche dernier il s'est butté dans une bonne bougresse, nommée Alziary et qu'il avait totalement ruinée. Comme tous les filous, le notaire Jean avait de la religion : c'est à l'église que la rencontre s'est faite.

Au moment de la farce que les ratichons appellent le « sacrifice » la bonne femme a sorti un six-coups et a criblé de balles la hure du notaire.

Il a été sacrifié du coup, nom de dieu !

Mince de bouzan ! Les bigottes se sont fuitées de la boîte à oremus, brillant comme des pies borgnes ; elles croyaient que c'était la dynamite !

La mère Alziary n'a pas bronché : sans s'émotionner elle a attendu qu'on vienne la sucrer, — ce qui n'a pas tardé.

Au quart d'œil qui l'a interrogée, lui disant :

« Vous savez que vous avez tué monsieur Jean ? »

— Eh bien, si je l'ai tué, c'est qu'il est mort ! qu'elle a rebiffé.

Puis en matière de conclusion elle a ajouté :

— Cet homme m'a volé ma fortune, j'ai tué un voleur ! »

Cré pétard, si tous les pauvres bougres qui

sont plumés par des voleurs avaient le même nerf, le métier de filou serait moins en honneur.

SOLIDARITE

Carmaux. — Collé au pieu depuis trois mois par la maladie, le bon copain Raucoules est dans une mistouffe noire et carabinée.

Pour y remédier un peu et, malgré les protestations réitérées de Raucoules, qui n'aime pas faire la manche, deux aminches, Cazot et Fournials organisèrent, en sa faveur, une souscription. Installés à la sortie du bureau de paye, ils demandaient à chaque mineur de se fendre d'un peu de monnaie pour le pauvre gas, lorsque le conseiller cipal Gandiol, « mineur lui-même », s'amène.

— « De quoi, de quoi ? qu'il se met à braire. C'est pour un anarchiste... Eh bien, je ne donne rien et j'engage mes amis à faire comme moi. »

Ça n'a étonné personne de la part de ce pisse-froid collectivache, qui est stupide et prétentieux comme un dindon et dont l'avarice est légendaire dans le patelin.

Cochonne de solidarité, tout de même, que la solidarité des matadors socialos ! — Ah ! la Compagnie pourrait foutre Raucoules sur le carreau, ils ne feraient pas tant de fouan qu'ils en ont fait pour leur Calvignac, socialo à la manque et fonctionnaire...

Il est vrai qu'au fond, le fouan en question n'a guère été, de leur part, que du battage et de la roupie de singe.

Et si, un beau jour, la grève gronde de nouveau, il y aura, comme d'habitude, deux catégories de grévistes :

Primo. — Les zigues d'attaque qui luttent, bon jeu bon argent, pour la liberté de tous et le droit à l'existence ;

Deuxièmo. — Les autoritaires esclavagistes du Quart-Etat, qui ne rêvent que places bien graissées et qui, pour satisfaire leur ambition, mettent des bâtons dans les roues de la Sociale.

Aux premiers, Gandiol dira :

— « Anarchistes et socialos révolutionnaires, à vous les initiatives dangereuses, à vous les rondes nocturnes, à vous la perspective des goles et de la fusillade Lebel ! »

Puis, se tournant vers ses compères :

— « A nous l'assiette au beurre, les bureaux de syndicat bien chauffés et les délégations aux rastels pantagruéliques ! »

Mais les zigues qui ont les boyaux de la tête débouchés, comprennent de plus en plus, qu'entre ces mufles-là et les bourgeois, il n'y a qu'une différence d'appétit. Or, entre deux exploiters, c'est le plus affamé qui est le plus à craindre.

Que l'enseigne du restaurant où les goulus veulent nous bouffer soit écrite sur toile tricolore ou sur toile rouge, nous nous en foutons.

Nous ne voulons pas être mangés.

DANS LA RUE

Dijon. — Un zigue, dont les idoches ne sont pas démouchetées, c'est le compagnon Monod, marchand de bric-à-brac, rue Saint-Martin.

Expulsé par l'huissier Moro, qui instrumentait au nom du proprio Laurin, il refusa de débarrasser la voie publique du fourbi que les recors avaient sorti de sa bagnole.

Il forma, avec ses détroques, ses bricoles et ses meubles, une espèce de barricade obstruant toute la rue, et il planta au sommet le fameux drapeau noir dont j'ai jaspiné déjà à propos du 14 juillet.

La nuit venue, tout le bataclan fut illuminé avec des camoufles ; et, autour d'une table dressée en plein air, les camaros se réunirent pour un balthazar fraternel, auquel pouvaient venir s'asseoir tous les pauvres bougres qui traînaient leur misère dans les environs.

Jusqu'à dix ou onze heures, on a mastiqué, liché et goulé ; tout le répertoire des chansons anarchotes a été lancé aux échos. Et, comme ce chahut famarieux avait attiré des masses de populo, on a fait une quête au profit des familles des détenus.

Enfin, au moment où la rigolade battait son

plein, voilà que le commissaire central Pleindoux et le sieur Bouichoux, commissaire de police du premier arrondissement, s'aboulent, escortés de nombreux roussins et de plusieurs roulantes de déménagement, pour mettre la barricade en fourrière dans un endroit spécial.

Un énorme éclat de rire accueillit la mouche. Non, je crois pas qu'on se soit jamais tant foutu de la fiole des bourriques. Sans se grouiller, les compagnons se mirent à boire à la santé du petit Biscuit et au ratiboisage définitif de la flicaille, de la jugerie, du militarisme et de la gouvernance.

D'abord interloqués, les cognes se décidèrent à faire le déménagement : ils soufflent les bougies, ils entassent tout le capharnaüm sur leurs carrioles, ils y mettent même le drapeau noir que le petit Marceau Monod, encouragé par son père, avait défendu du bec et des ongles. Tout ça, au milieu de cris, de coq-à-l'âne, de plaisanteries et de farces de tout acabit. Pleindoux et Bouichoux (quels noms ! hou ! hou !) en étaient maboules, — pauvres vaches !

Bravo, les aminches ! A bas les flics ! En attendant de la leur casser, payons-nous toujours leur gueule, mille marmites !

L'ÉLYSÉE DE CARNOFIS

Saint-Quentin. — Le colon du 27^e a désigné pour écrire l'histoire de son régiment un certain lieutenant surnommé « la Limace » par les truffards.

La Limace est une espèce d'empapaouté et de dépendeur d'andouilles, avec des guibolles en tirebouchon, une trombine d'idiot, cinquants de machabée et une voix de châtre. Pas mèche de le zyeuter sans se foutre à rire. Son vrai nom est Carnot, et son paternel exerce quelque part, à Paris, le métier de président de la République foireuse.

Comme ce pauvre escogriffe de Limace n'est pas même capable de rédiger le motif des punitions qu'il inflige aux troubadés placés sous sa coupe, il fera sans doute écrire son bouquin par une culotte de peau subalterne, en quête d'avancement, et lui, prendra la peine de signer. Du reste, je m'en fous.

Les quotidiens racontent que ce jeune Carnoche va aller dans un tas de villes pour visiter les casernes où les trouffions du 27^e ont été enquillés depuis les temps. Il veut sans doute calculer le nombre des tinettes qui ont été emplies et vidées par les héros du 27^e.

S'il pouvait seulement tomber dans un gogue-not, il aurait trouvé son véritable Elysée.

GIBIERS

Montbrison. — Si crapules que soient les larbins de Sa Majesté le Proprio, ils n'ont pas osé inscrire la peine de mort dans le code pour faits de braconnage.

Mais ils se sont arrangés pour que cette mignonne peine fût appliquée dans la pratique.

Quand un garde tue un braconnier, — comme ça vient encore d'arriver dans les bois de Cleppé, — le parquet fait une enquête pour la frime, puis rend une ordonnance de non-lieu. Si, par hasard, il y a des poursuites, elles se bouclent par un acquittement.

C'est toujours Jean Guétré qui écoppe !

Aussi, qu'arrive-t-il ? C'est qu'il finit par la trouver mauvaise. Au lieu de se contenter de prendre au lacet lapins et lièvres, il fait la chasse aux mouchards forestiers.

C'est un gibier qui en vaut bien un autre, nom de dieu !

ROUSSINS VOLONTAIRES

Nouzon. — Nécessité n'a pas de loi... on pisse où on peut ! C'est ce qu'a fait un bon bougre qui, avec deux autres copains déchargait un wagon de charbon à la gare ; il a arrosé son wagon.

Un cognon profite pour lui foutre un procès-verbal.

Le gas lui réplique par un marron sur la cafetière et l'envoie s'affaler les quatre fers en l'air.

On aurait écorché le cognon qu'il n'aurait pas braillé pire.

A ses jappements, les larbins d'employés de la gare, leur chef en tête, radinent à son secours.

Les trois copains n'ont pas pu résister au nombre; deux d'entre eux ont été entoilés.

Si les larbins de la gare pensent s'attirer l'amour du populo en faisant les roussins, ils se trompent les salauds.

Y a rien de plus dégueulasse que leur conduite!

BONNE LEÇON

Villefranche. — De temps à autre, quelques anarchos guignent l'assiette au beurre : l'eau leur vient à la bouche.

Un de ces salauds, c'est Liégeon : en 1882, au procès de Lyon, il ramassait quatre ans de prison.

Depuis, il s'est dit que les fauteuils de l' Aquarium écorchent moins les fesses que les tabourets de Clairvaux... et il vient de se porter candidat pour de vrai.

Il a remporté une riche veste, — dont les copains ont fourni la doublure : dans les réunions on l'a hué comme un pied; puis sur ses affiches, on a collé des bandes blanches avec ces mots en gros caractères : *Vendu! — Renégat!*

Le Liégeon en fumait comme une locomotive.

Bonne leçon, nom de dieu!

Si un anarcho est fatigué de faire la guerre aux richards, qu'il pose sa chique et fasse le mort :

Mais, si l'envie lui vient de se ranger avec les politicards, qu'il sache qu'il trouvera toujours sur son passage des zigues d'attaque pour le huer et lui botter le cul.

QUÉ SALE DROGUE!

Cherbourg. — Ah! oui, c'est une sale drogue, le Vaultier, exploiteur peintre de la rue de la Vase.

C'est un patron huppé : il exploite une ribandelle d'ouvriers, et nom de dieu, il n'y va pas avec le dos de la cuillère.

Si un prolo renverse, par mégarde, un pot de peinture, il le paie!

Si c'est un cabot, qui en faisant ses galipètes dans la rue, foute le pot par terre, — c'est toujours le prolo qui casque!

Si un mur est dur à peindre..., si la couleur n'adhère pas bien... Toujours et toujours, c'est l'ouvrier qui la danse.

Crac! Diminution sur la paye.

Bidards même si le maudit singe ne leur fait pas payer la peinture utilisée.

Et outre ça, au moindre retard, des amendes à tire-larigot!

Rien ne l'arrête, le chameau; il exploite aussi bien les types de sa famille que les étrangers.

Dernièrement, il a soulevé à son beau-frère une pièce rondelette de 150 balles. Turellement, il n'y a plus fait à être exploité dans ses sales conditions : il a plaqué son parent grande largeur.

La femelle du Vanthier est digne de son homme : elle a les pattes aussi crochues, — les deux rosses font une belle paire de grigous.

FIL SPECIAL

Hier matin, à 9 heures, lancement du *Bugeaud*, une grande carcasse de bateau qu'on a foutu à la mer.

Sept à huit mille flanocheurs étaient là, empilés comme des sardines dans un baril, — reluquant le tableau.

Dans le tas, il y avait bougrement de trous du cul qui n'auraient pas donné vingt ronds à un pauvre bougre et trouvent tout à fait logique qu'on leur foute cinq ou six millions à l'eau.

Mince de comédie!

Un ratichon, escorté de tout l'état-major des enfroqués, a béni le bateau. Une chière de cognes portaient les armes au goupillon.

C'était tordant!

Cette bigoterie était à peine bouclée, que le galonné chargé de faire débayer le terrain,

pour lancer le bateau, faisait ronfler les « nom de dieu... les vaches... »

Et le populo de rigoler et de dire :

« C'était pas la peine de bénir la coque, pour lui en faire entendre d'aussi raides... Et, c'est pas fini! Quand il flottera sur l'eau, les pauvres bougres qui percheront sur cette saloperie de carcasse en verront de dures, cochon de bon dieu! »

Pas besoin de vous dire, les camaros, que pour cette fête dégueulasse on a seriné la Marseillaise et que tous les torchons tricolores étaient à l'air.

COMMUNICATIONS

Paris. — Réunion samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Bos, 121, rue Oberkampf. — Les abstentions et les ballotages.

— Réunion du groupe anarchiste de la deuxième circonscription du douzième arrondissement, le samedi 12 septembre à 9 heures précises, au local Coupeau.

— Vendredi 1^{er} septembre, à 8 heures du soir, grande réunion publique abstentionniste, préau de l'école du 104 de la rue de Belleville.

— Samedi 2 septembre, au préau de l'école du 51 de la rue Ramponneau, organisée par les abstentionnistes du vingtième.

Ordre du jour : les 170,000 abstentions de Paris et le dégoût du suffrage.

— Les *Libertaires Ardennais*, réunion tous les lundis à 8 h. 1/2 du soir, 53, rue Louis-Blanc.

— Samedi, à 8 h. 1/2, réunion des gonses poilus du Point-du-Jour. Local habituel.

Aix-en-Provence. — Groupe anarchiste, réunion salle du café de l'Eden, tous les samedis soir, à 9 heures.

Angers. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches matins, chez Heriché, rue de Paris, 46.

Tous les ouvriers s'intéressant à la question sociale sont invités à venir discuter avec les anarchistes.

Bordeaux. — Le groupe *La Vérité* des Chartrons, se réunit les mercredis et vendredis, 99, cours Saint-Louis.

Carmaux. — Tous les dimanches, à 4 heures du soir, réunion du groupe communiste anarchiste *le Redoutable*, au local convenu.

Grenoble. — Le groupe *les Semeurs Grenoblois* se réunit tous les jeudis et samedis de chaque semaine, 2 rue du Four.

Le Havre. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues et porté à domicile par Legouguec, 108, rue de Prey.

Lyon. — Le dépôt du *Père Peinard* et de *l'Insurgé* et de toutes publications anarchistes est chez Marius Blain, 4, rue Romarin.

Lille. — Réunion tous les samedis soir, au Châlet du boulevard Victor Hugo, 160, à 8 h. du soir.

Dimanche, soirée familiale, avec chants et poésies révolutionnaires.

Montpellier. — Le groupe communiste-anarchiste *l'Homme libre* se réunit tous les samedis au local habituel, café du Plan de l'Olivier, Plan de l'Olivier.

Pau. — Le *Père Peinard* est en vente dans les kiosques; il est crié et porté à domicile par Léon Borde.

Perpignan. — Le *Père Peinard* est en vente chez Goubert, kiosque du Palais, place Arago.

Roubaix. — Les anarchistes de Roubaix et environs sont convoqués à la réunion qui aura lieu le dimanche 3 septembre à 7 heures du soir, 144, rue d'Inkermann.

Ordre du jour : Résultat des élections.

Saint-Nazaire. — E. Hamelin, maison Vince, rue des Chantiers, Penhouet, crie le *Père Peinard* et la *Révolte*.

— Samedi 2 septembre, soirée chantante, chez Vince, à 8 heures du soir, rue des Chantiers, à Penhouet.

Tous les copains et copines sont invités.

Saint-Ouen. — Samedi 2 septembre, grande soirée familiale à la maison Blanche, 66, boulevard Victor-Hugo, à 8 heures et demie du soir.

Ordre du jour : Résultat des élections.

Orateurs : Tortelier, Brunet, Prolo, Georges, Bastard.

Trignac. — Lundi, 4 septembre, à 8 heures du soir, soirée chantante, chez Fournel. Tous les copains et copines sont invités.

Gué-d'Hossus. — Réunion des Anti-Autoritaires, le dimanche 10 septembre, chez Gilbert, au Paquis.

Allocution par un compagnon. Chants, poésies, déclamation. Gueuleton familial.

PETITE POSTE

B. Lyon, 2 fois — L. Montceaux — P. Villefranche — M. Beauvais — P. Tarbes — P. Castres — B. Le Mans — D. Bollène — C. Londres — F. Palmiers — C. Braux — V. et A. Roubaix — L. Havre — E. Perpignan — E. Reims — M. Avignon — B. Nîmes — A. Bessèges — M. Roanne — B. Vienne — P. Angers — V. Lille — H. Saint-Nazaire — P. Saint-Quentin — R. Cherbourg — T. Mézières.

Pour pousser à la roue de la Sociale : Un vitrier barbouilleur, 2 fr. 50.

Pour les détenus : Le même, 2 fr. 50.

Le groupe des Égaux de Beauvais remercie le compagnon qui a versé 10 francs pour la propagande révolutionnaire.

— *G. Médéah* : N'avons pas les *Préjugés*.

— *Beaujardin* : As-tu reçu la lettre que X. t'a envoyé de Narbonne?

— *L. Reims* : Reçu ta lettre du 28 et ton mandat, mais n'ai pas vu celle du 22.

— A. du P. du J. : Merci de ton invite, mais y a pas mèche de venir, — pas le temps!

— *C. Montpellier* : Ton explication des batteries d'Aigues-Mortes ne change rien à ce que j'ai dit; en admettant que ce serait un coup de Crispi, si par leur rapacité les patrons n'avaient pas fait son jeu, en embauchant par l'entremise de l'agence italienne, les prolos en question, rien ne serait arrivé... Mais tu cherches midi à quatorze, y a pas eu besoin des agents provocateurs; la zizanie a éclaté d'elle-même.

Harmonie, revue de philosophie libertaire, vient de faire paraître son numéro d'août. Ce numéro contient de bons articles et un dessin de Lucien Pissarro.

En vente à Marseille, chez M. Gauchon et à Paris, à la *librairie de l'art indépendant*, aux prix de 0 fr. 15 centimes.

EN VENTE aux bureaux du PÈRE PEINARD

Chansons, avec musique, à deux ronds : Faut plus de gouvernement. — La mort d'un brave. — Le Chant des Peinards. — L'Internationale. — Le droit à l'existence. — Y a rien de changé. — Le Père Peinard au populo. — Les grands principes. — Ce que nous voulons. — Les Conscrits insoumis.

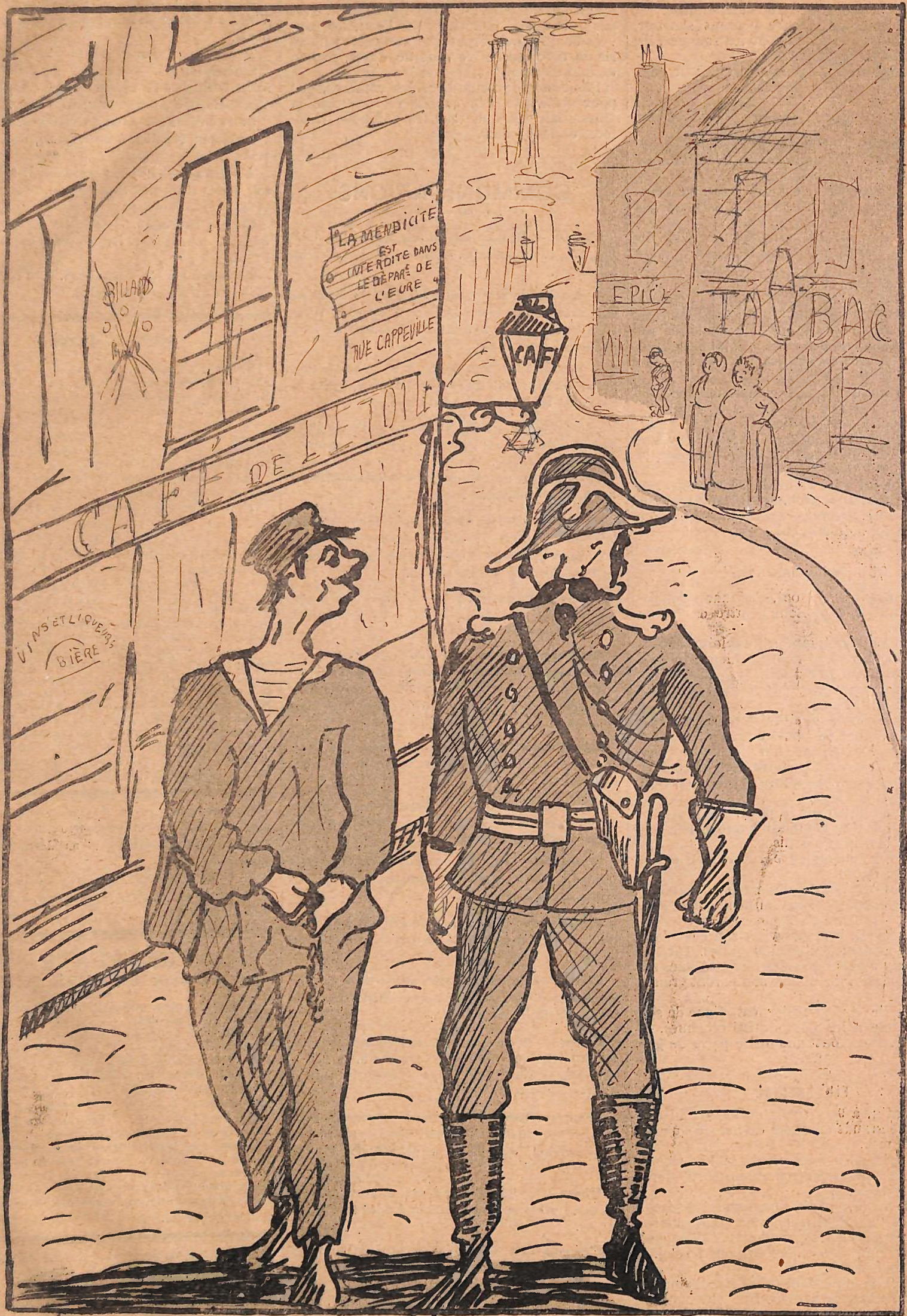
Chansons à un rond, airs connus : Comm' c'est bon la vie. — Germinal. — J'n'aime pas les sergents. — Le Père Duchesne. — La Carmagnole Sociale et la Carmagnole des Mineurs (ensemble). — Prise de Possession ou Ouvrier prends la machine, etc. — Les Briseurs d'images. — Debout frères de misère (chant international). — Le Chant des Trimardeurs. — Les Pieds plats (les deux Chansons ensemble).

Les demandes doivent être accompagnées du montant de la galette.

Les copains de province qui font ds affiches ou publient des flambeaux divers au sujet des élections seraient rudement chouettes d'envoyer deux exemplaires de chaque au *Père Peinard*.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE.

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.



Pas même de décrocher du turbin... Vous ne voulez pas que je mendigotte... Alors quoi? Quand vous me lâchez, faudra donc que je vole?